

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

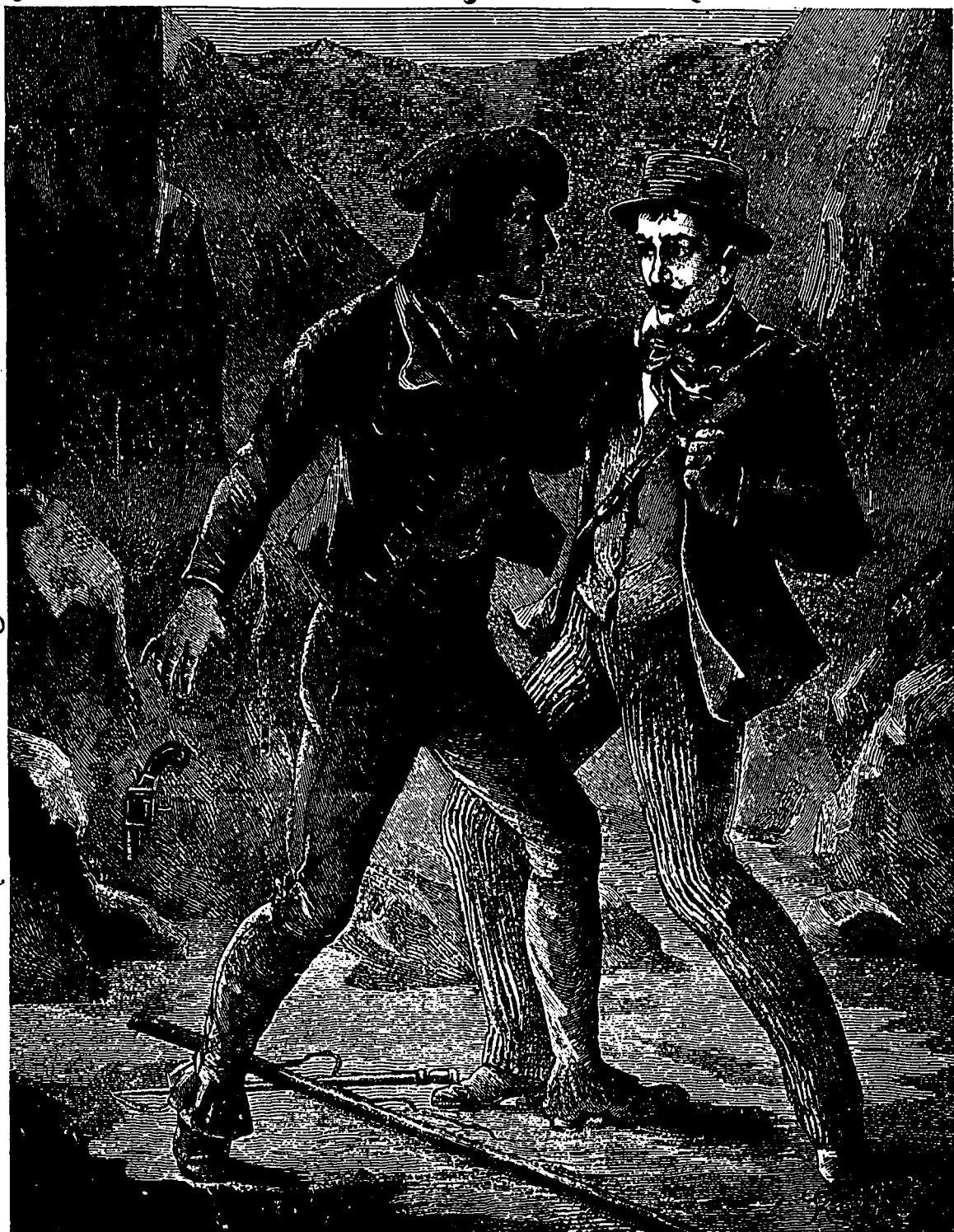
L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

Vol. I. No 12

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1900.

Un an, - - 25 cts.
Le numero, 3 cts.



LA RENCONTRE.

"La négligence est l'avant-courrière de la souffrance et de la mort."

Votre vie est en danger Prévenez le mal à temps

Ce n'est pas quand la mort frappe qu'il faut songer à la combattre, et la négligence dont on s'est rendu coupable en ne se soignant pas est aussi criminelle que condamnable. Que de pleurs, que de souffrances, que d'angoisses on se serait épargné, si, profitant des remèdes que la science met à notre portée, on s'était prémuni contre la contagion du mal qui ruine tant de puissantes constitutions en sapant à sa base même le système nerveux le plus parfait.

On cherche vainement les causes du mal qui sont pour | que nous pourrions dire pour les



la plupart du temps le surmenage, les repas pris à la hâte, l'air vicié et corrompu que l'on respire et qui, empoisonnant le sang, engendre des maladies affreuses et cruelles.

C'est donc le sang qui a besoin d'être purifié, qu'il faut rendre abondant et vermeil afin qu'il étende sa bienfaisante action par tout le système et fasse la force dans la faiblesse, la puissance et la vie dans la débilité générale et la dégénérescence physique et morale.

A l'appui de tout ce

Pilules de Longue Vie

(BONARD)

Nous ne voulons donner ici que deux témoignages, d'hommes bien connus et de qui l'on pourra confirmer tout ce que les Pilules de Longue Vie ont de bon et d'efficace dans leur composition.

Voici d'abord ce que dit M. MICHEL VIGER, un rentier bien connu de Longueuil:

"J'étais en proie depuis assez longtemps à un affaiblissement toujours de plus en plus grand du système nerveux. L'épuisement, petit à petit, je le sentais, gagnait le cerveau, et parfois j'éprouvais des étourdissements qui manquaient de tourner en syncope. Mes vives se digéraient mal, car surmené par mes travaux je mangeais toujours à la hâte. Je me mis à faire usage des Pilules de Longue Vie, et le bien qu'elles m'ont fait m'engage à le déclarer publiquement afin que d'autres profitent de mon expérience.

"Depuis que je prends les Pilules je me suis trouvé très bien. C'est un remède qui devrait se trouver dans toutes les familles. Signé: M. VIGER.

D'autre part M. Alphonse Caron, éditeur de "l'Echo de Montmagny," nous écrit:

Qu'il éprouve le plus vif plaisir à déclarer qu'il a fait usage des Pilules de Longue Vie pendant deux mois, et qu'il les a trouvées les meilleures pour renforcer, faire du sang nouveau. Il a été l'homme le plus heureux du monde après s'être conformé à l'avis de nos médecins qui l'ont rendu plus fort et plus vigoureux que jamais. M. Caron attribue sa guérison à l'emploi des Pilules de Longue Vie, dont il ne voudrait être privé. Il compte que son expérience sera profitable aux autres, et c'est ce qui l'engage à la publier.

Les mêmes médecins qui ont prescrit les Pilules de Longue Vie à M. Caron sont entièrement à votre disposition, gratuitement, pour vous examiner et vous dire le mal dont vous souffrez. Venez à leurs bureaux de 9 heures du matin à 6 heures du soir, ou écrivez leur au n° 202 rue St. Denis, en adressant "La C^{ie} Médicale Franco-Coloniale" et vous n'aurez pas à regretter vos démarches.

Les Pilules de Longue Vie (Bonard) sont en vente dans toutes les pharmacies à raison de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.



Une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie vous sera donnée gratis sur réception d'un timbre de 2 cents.



NO 3

Stanton's

25c.



25c.

Pain Relief!

LE REMÈDE DE FAMILLE POUR

USAGE INTERNE ET EXTERNE

Ne vous persuadez pas que vous ne pouvez pas être malade, car la maladie vient au moment où vous l'attendez le moins.

Le STANTON'S PAIN RELIEF est un Remède Domestique et un Médecin de la Famille. Aucune famille ne devrait rester sans en avoir une bouteille à la maison.

POUR

Coliques, Diarrhée, Frissons, Rhumatisme, Mal de Dents, Névralgie, Mal de Gorge, Mal aux Reins, Crampes,

...IL EST INAPPRECIABLE



Vous pouvez l'avoir chez les pharmaciens ou dans les magasins généraux dans tout l'univers. Si votre fournisseur ne l'a pas, écrivez-nous directement et nous vous l'enverrons sur réception du prix : 25 cents.

The Wingate Chimal Co. (Limitée),

MONTREAL, CANADA.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.

Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,
No 2 Maple Avenue,
Montréal.

Téléphone Main 187.

MONTRÉAL, 15 NOVEMBRE 1900

PRONOSTICS DE LA TEMPERATURE

POUR NOVEMBRE

16 - Humide et nuageux.
17 - Nuageux.
18 - Plus fine.
19 - Pluie et neige.
20 - Sombre.
21 - Plus froid.
22 - Humide.
23 - Froid.
24 - Fro d.
25 - Temps cru.
26 - Forts vents.
27 - Orageux.
28 - Nuageux.
29 - Incertain.
30 - Beaucoup plus froid.

POUR DECEMBRE

1 - Neige abondante.
2 - Temps sombre.
3 - Bruyant.
4 - Ventoux.
5 - Plus froid.
6 - Menaçant.
7 - Grêle et Neige.
8 - Ventoux.
9 - Variable.
10 - Plus froid.
11 - Nu geux.
12 - Menaçant.
13 - Nuageux et ventoux.
14 - Incertain.
15 - Variable.
16 - Froid humide.

LE REGARDEUR D'ÉTOILES

Armellus regardait les étoiles lointaines,
Dans la forêt barbare où grouillaient par centaines
Les oiseaux canassiers, les monstres écailleux,
Dans la broussaille louche aux sentiers périlleux
Où pointaient des cactus, où sifflaient des vipères,
Inattentif aux dards, sourd aux voix des repaires,
Le front haut, l'âme pure, et le cœur plein de miel,
Armellus regardait les étoiles du ciel,
Les étoiles aux longs sourires de lumière,
Les étoiles penchant sur lui leur face altière
Et murmurant tous bas des concerts fabuleux
Comme des luths de perle effleurés de doigts bleus.

Or, le voyant ainsi transfiguré d'extase,
Des crocodiles roux émergeant de leur vase,
Des serpents lourds pendus aux branches d'ébéniers,
Cent bêtes dont les yeux n'admirent que charniers
S'offusquèrent sans doute et frissonnèrent d'ire.
"Que regarde-t-il donc ?" devaient-elles se dire.
Et l'une lui mordit le pied ; l'autre la main.
Sans s'écarter d'un pas, sans rebrousser chemin,
Sans baisser un instant ses prunelles candides,
Armellus regardait les étoiles splendides,
Les étoiles chantant des concerts fabuleux
Comme des luths de perle effleurés de doigts bleus.
"Qu'entend-il donc ?" gromdaient les fauves dans leur antre.
Et l'un d'eux, bondissant, lui mit ses crocs au ventre.
Le front haut, l'âme pure et le cœur plein de miel,
Armellus regardait les étoiles du ciel.

Alors, de toutes parts, les monstres l'attaquèrent.
Sa chair frémit, son dos saigna, ses os craquèrent
Sous les dents des chacals ou les becs des vautours :
Mais ses yeux regardaient les étoiles toujours,

Les étoiles aux longs sourires de lumière,
Les étoiles penchant sur lui leur face altière...
Alors, en meute, avec d'horribles hurlements,
Hyènes, loups, jaguars et tigres écumanants
Dévorèrent ses bras, ses jambes, sa poitrine.
L'homme tomba, sanglant.

Mais sa tête ivoirine,

Sa tête pâle et douce ouvrait plus grands ses yeux
Et regardait encore les étoiles des cieux,
Les étoiles aux longs sourires de lumière,
Les étoiles penchant sur lui leur face altière
Et murmurant tout bas des concerts fabuleux,
Comme des luths de perle effleurés de doigts bleus.

Quand ils virent cela, tous les fauves tremblèrent.
Oh ! les yeux d'Armellus ! Quels rayons les éclairent !
Que voient-ils donc là-haut, qu'eux jamais ne verront ?
"Crevons-les ! crevons-les !"

D'un bec farouche et prompt,
Comme on croque, en passant, deux mûres aux venelles,
Deux hiboux ténébreux percèrent les prunelles.

Mais alors la forêt s'emplit de cris d'effroi.
Les monstres écailleux furent en désarroi,
Se jetant dans leur fosse ou leur eau croupissante :
Une étoile tombait du ciel, éblouissante,
Et, voyant que les Yeux ne la regardaient plus,
Elle vint se poser sur le front d'Armellus.

JEAN RAMEAU.

POUDRE DE RIZ

Pendant que nous sommes dans notre laboratoire à confectionner des produits, tous pour assurer votre beauté, procédons à la confection de la poudre de riz hygiénique, de la *poudre faite avec du vrai riz*, qui adoucit la peau et calme les rougeurs.

On épluche soigneusement 500 grammes de beau riz et on le fait tremper dans l'eau froide, qu'on change quelquefois, pendant quarante-huit heures ; on le fait égoutter sur un tamis, en le pressant pour en extraire l'eau dont il est gonflé ; on le place ensuite sur une serviette très propre et on le laisse sécher à l'air.

Quand il est bien durci on le pile au mortier ; la poudre obtenue est passée au travers d'un linge fin pour la séparer des parties qui ne sont pas réduites en poudre impalpable.

C'est la poudre de riz parfaitement pure et hygiénique : elle sert contre les rougeurs et inflammations de toutes les parties du corps.

EAU DE ROSES

On verse sur des pétales de roses, bien beaux et bien odorants, de l'eau bouillante ; puis on tord le tout dans un linge, et on conserve la première infusion ainsi obtenue.

On reprend une nouvelle masse de pétales de roses, on les humecte avec un tout petit peu d'eau bouillante ; et sur cette masse à peine mouillée, on verse la première infusion chaude ; mais cette infusion ne doit pas se faire bouillir car elle perdrait son odeur.

On tord le tout dans un linge, on obtient une deuxième infusion, avec laquelle on opère comme avec la première et ainsi de suite.

L'eau de roses est ainsi de plus en plus concentrée.

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

MORROWBIE JUKES

Il n'y a, comme disent les prestidigitateurs, aucun truquage dans ce conte. Jukes tomba par hasard sur un village dont tout le monde connaît l'existence, quoiqu'il soit le seul Anglais à y être allé. Une institution de genre analogue florissait naguère dans la banlieue de Calcutta, et on raconte que si l'on pénètre au cœur du Bikanir, qui est le cœur du grand désert Indien, ce n'est pas un village, mais une ville que vous trouverez, une ville où les morts qui ne sont pas morts, mais qui ne peuvent plus vivre, ont établi leur quartier général. Et comme il est parfaitement avéré que, dans le même désert, se rencontre une cité merveilleuse où tous les riches usuriers se retirent après fortune faite (fortunes telles que leurs propriétaires ne peuvent même se fier à la force du bras gouvernemental pour les protéger), se réfugient dans les sables arides, se promènent en huit-ressorts, épousent de belles filles et décoorent leurs palais d'or, d'ivoire, de faïence et de nacre, je ne vois pas pourquoi l'histoire de Jukes ne serait pas vraie. C'est un ingénieur civil, pourvu d'une tête organisée pour les plans, les distances et autres choses de la sorte, et il ne prendrait certainement pas la peine d'inventer des contes de trances imaginaires. Il gagnerait davantage à faire son vrai métier. Il ne varie jamais dans son récit, et ne manque jamais de s'échauffer et de s'indigner fort au souvenir du traitement irrespectueux dont il fut l'objet. Il écrivit ceci tout à crac d'abord, mais depuis, il a fait des retouches et introduit des réflexions morales.

Voici le récit que m'a fait Jukes.

"Pour commencer, la cause de tout fut une légère attaque de fièvre. Mon travail m'obligeant à vivre sous la tente pendant quelques mois, entre Pakpattan et Mubarakjour, un pays désolé, tout en plaines de sables.

Le 23 décembre 1884, je me sentis un peu de fièvre. C'était la pleine lune cette nuit-là, et, en conséquence, tous les chiens, hurlaient après. Les sales bêtes s'assemblaient par deux et trois, c'était à rendre frénétique. Peu de jours auparavant, j'avais tué un des ténors les plus bruyants et suspendu sa carcasse à cinquante mètres de l'entrée de ma tente. Mais ses amis tombèrent dessus, livrèrent bataille, et finalement dévorèrent le cadavre ; après quoi il me sembla qu'ils chantaient leurs hymnes de grâces avec un redoublement d'énergie.

Le léger délire qui accompagne la fièvre agit différemment suivant les gens. Mon irritation fit place, au bout de quelque temps, à l'idée fixe d'exterminer un énorme dogue noir et blanc qui avait mené les cheurs aussi bien que la fuite pendant toute la soirée. Grâce à ma main tremblante et à ma tête qui tournait, je l'avais déjà manqué deux fois des deux coups de mon fusil, quand je fus frappé par l'idée que le meilleur plan était de le forcer en plaine, à cheval, et de l'achever à la lance.

Ce n'était là, naturellement, qu'une imagination de fiévreux dans son demi-délire ; mais je me rappelle que, sur le moment, cela me frappa comme éminemment pratique et faisable.

J'ordonnai donc à mon groom de seller Pornic et de l'amener doucement à la porte de derrière de ma tente. Une fois le poney là, je me tins à sa tête, prêt à sauter en selle et piquer des deux dès que le chien aboierait de nouveau. Au premier instant l'animal s'emballa, droit devant lui comme un I, la tente disparut derrière nous, et nous volions sur le sable uni, au galop de course. Un moment plus tard, nous avions dépassé le misérable chien, et je me rappelais à peine pourquoi j'avais pris cheval et lance à sanglier.

Le délire de la fièvre, la surexcitation d'une course rapide au grand air, durent alors m'enlever le reste de mon bon sens. Je me revois vaguement, dans mes souvenirs, tout debout sur mes étriers, brandissant ma lance vers la grande lune blanche qui suivait d'un si calme regard mon galop affolé, et jetant des cris de défi aux buissons d'épines-à-château comme ils sifflaient au vent de ma course. Une fois ou deux, je erois, je perdis l'équilibre en avant sur le cou de Pornic, et me cramponnai littéralement par mes éperons comme le montrèrent les marques le lendemain matin.

La malheureuse bête fonçait de l'avant, comme une bête possédée, à travers ce qui me semblait un espace sans limites de sable éclairé par la lune. Ensuite je me rappelle que le sol se dressa soudain en face de nous, et comme nous atteignions le sommet de la montée, je vis les eaux du Sutlej briller au-dessous comme une barre d'argent. Alors, Pornic broncha, tomba lourdement sur le nez, et nous roulâmes ensemble le long d'un talus invisible.

Je dois avoir perdu connaissance, car, en revenant à moi, je gisais sur le ventre dans un tas moelleux de sable blanc, et un jour incertain commençait à poindre à la crête du talus en bas duquel j'étais tombé. Comme la lumière croissait, je vis que j'étais au fond d'une sorte de cratère de sable en fer à cheval, ouvrant directement d'un côté sur le haut-fonds du Sutlej. Ma fièvre m'avait abandonné du coup, et, sauf un léger étourdissement, je ne m'en sentais pas plus mal après ma chute nocturne.

Pornic, qui se tenait debout à quelques mètres plus loin, avait l'air comme de juste passablement exténué, mais pas l'ombre d'une atteinte.

Ayant réenfourché Pornic qui avait autant de hâte que moi de retourner au camp, je fis le tour de la base du fer à cheval afin de trouver un endroit par où la sortie fût possible. Les habitants du lieu, quels qu'ils pussent être, n'avaient pas jugé à propos de se montrer, aussi me trouvai-je livré à mes propres ressources. Ma première tentative de "lancer" Pornic sur les talus de sable escarpés, me fit voir que j'étais tombé dans une trappe exactement semblable à celle que tend la fourmilion pour sa proie. A chaque pas, le sable mouvant coulait d'en haut par tonnes, et résonnait sur les auvents des trous comme la cendrée. Deux charges inutiles nous envoyèrent rouler tous deux au fond, à demi étouffés sous les torrents de sable ; et je fus contraint de tourner mes regards vers la rivière.

Comme je conduisais Pornic à travers les sables, le faible bruit d'un coup de feu, de l'autre côté de la rivière, me fit tressaillir ; et, au même instant, une balle tomba avec un *ouïl* aigu tout près de la tête de Pornic.

Cinq cents mètres environ plus loin, un bateau indigène

était à l'ancre au milieu du courant ; et le jet de fumée qui s'élevait de l'avant à travers le calme de l'air matinal, m'apprit d'où m'arrivait cette délicate attention.

Une autre balle me rappela que je ferais mieux de garder quelque souffle vie pour refroidir ma soupe, et je me hâtai de battre en retraite en arrière des sables et vers le fer à cheval où j'aperçus que le bruit du fusil avait fait sortir soixante-cinq êtres humains des trous de blaireau que j'avais jusqu'alors supposés sans locataires. Je me trouvai au milieu d'une foule de spectateurs, quarante hommes environ, vingt femmes et un enfant qui ne pouvait pas avoir plus de cinq ans. La sordidité et l'aspect repoussant de cette assemblée dépassaient toute description, et je frissonnais à l'idée de ce que devait être leur vie au fond des trous de blaireau.

La troupe déguenillée se mit à rire, d'un rire comme j'espère n'en entendre plus jamais de semblable. Ils gloussaient, piaulaient, sifflaient comme j'entrais au milieu d'eux ; quelques-uns se jetaient littéralement par terre dans des convulsions d'ignoble joie. En un instant, j'avais laissé aller la tête de Pornie, et, irrité au delà de toute expression par les aventures de la matinée, je me mis à cogner à poings fermés et de toute ma sur ceux qui se trouvaient le plus près de moi. Les misérables tombaient sous mes coups comme des quilles, et le rire fit place à des cris plaintifs de grâce, tandis que ceux qui n'avaient pas encore été touchés m'embrassaient les genoux, et m'implorèrent en toutes sortes de langues étranges de les épargner.

Dans le tumulte, et au moment où je commençais à me sentir très honteux d'avoir cédé si vite à ma mauvaise humeur, une voix fluette, aiguë, murmura en anglais par-dessus mon épaule :

—Sahib ! Sahib ! Ne me connaissez-vous pas ? Sahib, c'est Gunga Dass, le maître télégraphiste.

Je fis demi-tour sur le champ et face à l'interlocuteur.

J'avais connu Gunga Dass, quatre années auparavant. C'était un Brahmine du Deccan, prêté par le gouvernement du Punjab à l'un des États de Khalsie. On lui avait confié là un bureau secondaire de l'administration du télégraphe, et, lors de notre dernière rencontre, c'était un fonctionnaire jovial, ventru, de port avantageux.

Aujourd'hui, toutefois, l'homme était changé à ne pas le reconnaître. J'avais sous les yeux un squelette flétri, sans turban, presque nu, avec de longs cheveux collés en mèches et des yeux caves pareils à des yeux de morue. Sans une cicatrice en forme de croissant sur la joue gauche, suite d'un accident dont j'étais responsable, je ne l'aurais jamais reconnu. Mais c'était indubitablement Gunga Dass, et, j'en remerciai le Ciel, un indigène parlant anglais, capable au moins de m'expliquer tout ce qui m'était survenu ce jour-là.

La foule se recula à quelque distance tandis que je me tournais vers le misérable objet, en lui ordonnant de me montrer quelque moyen de m'échapper de ce cratère. Il tenait à la main une corneille fraîchement plumée, et, en réponse à ma question, il gravit d'un pas lent une plate-forme de sable où s'ouvrait la ligne des trous, et se mit silencieusement en devoir d'y allumer un feu ; chiendent sec, pavots de sable, et bois flotté brûlent vite ; et je tirai quelque consolation du fait qu'il y mit feu au moyen d'une allumette souffrée ordinaire. Quand ils formèrent brasier devant lequel, dûment

embrochée, fut placée la corneille, Gunga Dass commença :

—Il n'y a que deux sortes d'hommes, monsieur : les vivants et les morts. Quand vous êtes mort, vous êtes mort, mais quand vous êtes vivant, vous vivez. Si vous mourez chez vous et que vous ne soyez pas mort lorsque vous arrivez au *ghât* pour y être brûlé, vous venez ici.

« Dans les épidémies de choléra, on vous emporte pour vous brûler presque avant que vous soyez mort. En arrivant au bord de la rivière, l'air frais peut-être vous ranime ; et alors, si vous êtes seulement un peu vivant, on vous met de la boue dans le nez et dans la bouche, et, en fin de compte, vous mourez. Si vous êtes un peu plus vivant, on vous met plus de boue ; mais si vous êtes trop vivant, on vous laisse en paix et on vous mène ailleurs. J'étais trop vivant, et je protestai avec colère contre les indignités qu'ils s'efforçaient de me faire subir. En ce temps-là, j'étais Brahmine et fier. Maintenant je suis un homme mort et je mange des corneilles et d'autres choses. On me retira de mes lindeils lorsqu'on vit que j'étais trop vivant, puis on me donna des médicaments pendant une semaine, et je survécus heureusement. Alors on m'a envoyé par voie ferrée d'où j'étais à la station d'Okara, avec un homme pour prendre soin de moi ; et, à la station d'Okara, nous rencontrâmes deux autres hommes, et on nous conduisit tous trois à dos de chameau, la nuit, de la station d'Okara à cet endroit-ci, et on m'imprima violemment une impulsion d'en haut jusqu'au fond, et les deux autres succédèrent, et je suis toujours ici depuis deux ans et demi.

—Il n'y a pas moyen de sortir d'ici ?

—Aucune espèce de moyen. Tout d'abord, quand j'arrivai, je fis de fréquentes tentatives, comme tous les autres, mais nous avons toujours succombé sous le sable qui est précipité sur nos têtes.

—Mais pour sûr, interrompis-je, le côté de la rivière est ouvert, et cela vaut la peine de braver les balles ; tandis qu'à la nuit...

J'avais déjà mûri un plan sommaire d'évasion qu'un instinct naturel d'égoïsme m'empêchait de livrer à Gungas Dass. Lui, cependant, devina ma pensée secrète presque aussitôt formée ; et, à mon profond étonnement, il fit entendre un long ricanelement étouffé de moquerie.

—Vous ne pourrez pas. Mais vous pouvez essayer. J'ai essayé, moi. Une fois seulement.

La sensation de terreur sans nom et d'abjecte épouvante contre laquelle j'avais en vain essayé de me raidir, m'envalait complètement. Mon long jeûne, de concert avec l'agitation violente et forcée de la course à cheval, m'avait exténué, et je crois réellement que, pendant quelques instants, j'agis comme un aliéné. Je me ruai contre l'impitoyable talus. Je courus tout autour de la base du cratère, blasphémant et priant tour à tour. Je rempai parmi les joncs du côté de la rivière, sans autre résultat qu'une retraite brusque chaque fois, parmi des agonies de terreur nerveuse, devant les balles qui labouraient le sable autour de moi, — car je n'osais envisager la perspective d'une mort de chien enragé parmi cette hideuse foule, — et je tombai finalement, à bout de force et de délire, contre la margelle du puits. Personne n'avait pris garde un instant à une exhibition dont la seule pensée, aujourd'hui, me met le rouge au front.

Deux ou trois hommes marchèrent sur mon corps pantelant, comme ils venaient tirer de l'eau ; mais, habitués sans doute à cette sorte de chose, ils n'avaient pas de temps à perdre à s'occuper de moi. La situation était humiliante. Gunga Dass, il est vrai, après avoir recouvert de sable la braise de son feu, prit la peine de me jeter sur la tête une demi-tasse d'eau fétide, attention dont je l'eusse remercié à deux genoux, mais il riait tout le temps sur le même ton pitoyable et poussif qui avait accueilli ma première tentative de forcer les bancs de sable. Je restai ainsi étendu, dans un état semi-comateux, jusqu'à midi. Alors, n'étant après tout qu'un homme, je me sentis faim et le donnai à entendre à Gunga Dass, que je m'étais mis à regarder comme mon protecteur naturel. Suivant l'impulsion machinale habituelle au monde extérieur lorsqu'on s'adresse aux indigènes, je mis la main à ma poche et tirai quatre annas. L'absurdité du cadeau me frappa sur le champ, et je fus sur le point de rempocher l'argent.

Gunga Dass, cependant, fut d'un avis différent.

— Donnez-moi l'argent, dit-il, tout ce que vous avez, ou j'appelle à l'aide et nous vous tuons !

Tout cela comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Le premier mouvement d'un sujet britannique, je crois, est de défendre le contenu de ses poches ; mais un moment de réflexion me convainquit de la futilité d'une discussion avec le seul homme qui fût en état de rendre ma position supportable, et avec l'aide duquel il était possible, à tout prendre, que je m'échappasse un jour du cratère. Je lui donnai tout l'argent que je possédais. Gunga Dass serra les pièces dans ses doigts crochus et le cacha immédiatement dans le lambeau d'étoffe qui lui ceignait les reins. Sa physionomie prit une expression diabolique tandis qu'il regardait autour de lui pour s'assurer que personne ne nous avait observés.

— *Maintenant*, je vais vous donner quelque chose à manger, dit-il.

Je serais incapable de dire quel plaisir pouvait lui avoir procuré la possession de mon argent ; mais, sans compter l'évidente satisfaction qu'il en retirait, je ne fus pas fâché de m'en être séparé avec tant d'empressement, car je n'ai aucun doute qu'il m'eût fait tuer si j'avais refusé. Pendant que je dévorais les provisions de Gunga Dass, les gens ne manifestèrent pas le moindre signe de curiosité, de cette curiosité qui se montre, en règle générale, si marquée dans un village hindou.

J'aurais même pu croire qu'ils me méprisaient. En tout cas, ils me traitaient avec la plus glaciale indifférence, et Gunga Dass ne valait guère mieux. Je le pressai de question sur le terrible village, sans obtenir autre chose que des réponses extrêmement peu satisfaisantes. Autant que je pus y glaner, le village existait depuis un temps immémorial — d'où je conclus à un siècle au moins — et durant ce temps on n'avait jamais eu connaissance que personne s'en fût échappé. (Je dus, ici, me maîtriser des deux mains, de peur que l'aveugle terreur s'emparât de moi une seconde fois et me jetât délirant aux parois du cratère.) Gunga Dass prit un malicieux plaisir à insister sur ce point et à me regarder tressaillir. Aucun effort de ma part ne put lui persuader de me dire qui étaient ces mystérieux "ils".

— Il en est ordonné ainsi, répliquait-il, et je ne connais personne qui ait désobéi aux ordres.

— Attends un peu seulement que mes domestiques s'aperçoivent de mon absence, rétorquai-je, et je te promets que ce lieu sera rayé de la face de la terre, sans compter, mon ami, une leçon de civilité que je vous devrai.

— Vos domestiques seraient mis en pièces avant d'approcher de ce lieu ; et, en outre, vous êtes mort, mon cher ami. Ce n'est pas votre faute, sans doute, mais vous n'en êtes pas moins mort et... enterré.

J'appris qu'à des intervalles irréguliers on jetait des vivres dans le cirque, du côté de la terre, des vivres pour lesquels les habitants se battaient comme des bêtes fauves. Quand un homme sentait la mort arriver, il se retirait dans sa tanière et y mourait. Quelquefois on tirait la charogne hors du trou sur le sable, ou bien on le laissait pourrir sur place.

La phrase "jeté au sable" attira mon attention, et je demandai à Gunga Dass si ce procédé n'avait pas chance d'engendrer la contagion.

— Cela, dit-il, avec un autre de ses ricanelements poussifs, vous pourrez en juger par vous-même subséquemment. Vous aurez tout le temps d'observer.

Sur quoi, pour son plus grand plaisir, je frémis de nouveau et me hâtai de continuer la conversation.

— Et comment vivez-vous ici d'un jour à l'autre ? Que faites-vous ?

La question provoqua exactement la même réponse qu'auparavant accouplée à ce renseignement :

— Ce lieu est comme votre ciel d'Europe ; personne ne s'y marie et on n'y marie personne.

Gunga Dass avait été élevé dans une Ecole de Mission, et, comme il l'admettait lui-même, s'il eût seulement changé de religion "en homme avisé", il aurait évité sans doute la tombe vivante qui était maintenant son lot. Mais aussi longtemps que j'étais avec lui, j'imagine qu'il était heureux.

Il y avait là un Sahib, un représentant de la race conquérante, sans plus de défense qu'un enfant et complètement à la merci de ses voisins indigènes. De propos délibéré, à sa manière insolente, il se mit à me torturer, comme un écolier consacre une demi-heure de ravissement à contempler l'agonie d'un hameton empalé, ou comme un furet dans un terrier aveugle se colle voluptueusement au cou d'un lapin. Je refrain de sa conversation, c'était qu'il n'y avait pas d'issue "d'aucune sorte possible", et que je resterais là jusqu'à ce que je meure et qu'on me "jette au sable". Si l'on pouvait préjuger de la conversation des damnés à l'arrivée d'une âme nouvelle en leur séjour, je dirais qu'ils doivent parler comme Gunga Dass me parla tout du long de ce long après-midi. J'étais impuissant à protester ou à répondre, gardant toutes mes énergies concentrées pour ma lutte contre l'explicable terreur qui menaçait de m'envahir à chaque instant. Je ne puis comparer mes sensations à rien de mieux qu'aux efforts d'un homme contre l'irrésistible nausée d'une traversée de la Manche ; seulement mon agonie était morale et infiniment plus terrible.

Comme la journée avançait, les habitants commencèrent à paraître, au complet, afin de ne rien perdre des rayons du soleil de l'après-midi, qui tombaient à cette heure obliquement par l'embouchure du cratère. Ils s'assemblaient en petits

groupes, et causaient entre eux, sans même jeter un coup d'œil de mon côté. Vers quatre heures, autant que j'en pus juger, Gunga Dass se leva et plongea pour un instant dans son repaire, d'où il ressortit, une corneille vivante à la main. Le malheureux oiseau présentait l'aspect le plus déplumé et le plus lamentable, mais ne semblait en aucune façon avoir peur de son maître. Gunga Dass gagna avec précautions le bord de la rivière, enjamba de motte en motte jusqu'à ce qu'il atteignit un carré de sable uni en pleine ligne du tir du bateau. Les gens du bateau n'y firent pas attention. Là il s'arrêta, et, avec dextérité, en deux tours de poignet, cloua l'oiseau sur le dos les ailes étendues. Comme il n'était que naturel, la corneille se mit aussitôt à crier et à battre l'air de ses pattes. En quelques secondes, la clameur avait attiré l'attention d'un vol de corneilles sauvages sur un banc de sable à quelques centaines de mètres de là, où elles disséquaient quelque chose qui ressemblait à un cadavre. Une demi-douzaine de corneilles prirent toute de suite leur volée pour voir ce qui se passait, et, de plus, comme l'événement le prouva, pour attaquer l'oiseau garrotté. Gunga Dass qui s'était accroupi sur une motte, me signe de rester tranquille, précaution, j'imagine, bien inutile. En un instant, et avant que je pusse voir comment cela était arrivé, une corneille sauvage, qui était venue aux prises avec l'oiseau sans défense et dont les cris perçaient l'air, resta embrouillée dans ses ongles, fut prestement dégagée par Gunga Dass et moi ; à peine avions-nous le temps de nous éloigner que deux victimes de plus se débattaient dans les serres retournées des appeaux. La chasse,—si j'ose employer ce noble nom,— continua de la sorte jusqu'à ce que Gunga Dass eût capturé sept corneilles. A cinq il tordit le cou sur place, en réservant deux pour des opérations ultérieures, un autre jour. Je fus vivement impressionné par cette méthode, nouvelle pour moi, d'assurer sa subsistance, et complimentai Gunga Dass de son talent.

—Ce n'est rien à faire, dit-il. Demain il faudra le faire pour moi. Vous êtes plus fort que je ne suis.

Cette calme présomption de supériorité me renversa, et je répondis péremptoirement :

—Vraiment, vieux bandit que tu es ! Pourquoi penses-tu que j'ai donné de l'argent ?

—Fort bien, fut l'impassible réponse, peut-être pas demain, ni le jour d'après, ni encore les prochains ; mais à la fin, et pour nombre d'années, vous attraperez des corneilles et mangerez des corneilles, et votre remercierez votre Dieu d'Europe d'avoir des corneilles à attraper et à manger.

Je l'aurais étranglé de grand cœur pour ces mots ; mais j'estimais que mieux valait, dans la circonstance, étouffer mon ressentiment. Une heure plus tard, j'étais en train de manger l'une des corneilles, et, selon le mot de Gunga Dass, de remercier mon Dieu d'avoir des corneilles à manger. Jamais, aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai ce repas du soir. Toute la population accroupie sur la plate-forme de sable dur, en face de ses tanières, se pressait autour de tout petits feux de brindilles et de joncs secs. La mort, qui avait une fois étendu la main sur ces hommes, puis suspendu le coup au moment de frapper, semblait maintenant s'écarter d'eux ; car la plupart de nos compagnons étaient de vieux hommes, courbés, usés, tordus d'années, et des femmes qui paraissaient, à les voir, du même

âge que les Parques en personnes. Ils étaient assis ensemble par groupes et causaient (Dieu seul sait quels sujets ils pouvaient trouver à discuter), sur un ton bas, égal en curieux contraste avec le babil strident dont les indigènes ont coutume de rendre le jour hideux. De temps à autre, un accès de la furie soudaine qui m'avait possédé dans la matinée, s'emparait d'un homme ou d'une femme ; et le patient, avec des hurlements ou des imprécations attaquait la rampe, puis retombait incapable de mouvoir un membre.

Les autres ne prenaient même pas la peine de lever les yeux quand cela arrivait, en hommes trop conscients de la futilité de pareilles tentatives et fatigués de leur inutile répétition. Je fus témoin de quatre de ces explosions dans le cours de la soirée.

Gunga Dass envisageait ma situation au point de vue de l'homme d'affaires, et, pendant que nous dinions, je peux en rire aujourd'hui, mais c'était assez pénible sur le moment, me proposa les termes du marché d'après lequel il consentirait à "faire" pour moi. Mes neuf roupies, huit annas, démontra-t-il, au taux de trois annas par jour, m'assuraient le vivre pendant cinquante et un jours, ou sept semaines environ ; c'est-à-dire qu'il consentirait à pourvoir à mes besoins pendant ce laps de temps. A son expiration, il faudrait me tirer d'affaire tout seul. Contre un plus ample dédommagement, *vide licet* mes bottes, il voudrait bien me permettre d'occuper la tanière voisine de la sienne, et me fournirait en guise de litière autant d'herbe sèche qu'il en pouvait disposer.

—Très bien, Gungua Dass, répondis-je ; j'acquiesce de bon cœur aux premières conditions, mais, comme rien sur la terre ne peut m'empêcher de te tuer pendant que tu es assis là et de prendre tout ce que tu possèdes (je pensais à ce moment aux deux précieuses corneilles), je refuse net de te donner mes bottes et prendrai telle tanière qu'il me plaira.

Le coup était hardi, et je fus content de voir qu'il avait réussi. Gunga Dass changea immédiatement de ton, et renia toute intention de me prendre mes bottes. Sur le moment, il me sembla pas étrange du tout que moi, ingénieur civil, avec mes treize ans de service, et bon Anglais, j'espère, je préférasse avec ce calme des menaces de meurtre et de violence contre l'homme qui, sans désintéressement, il est vrai, m'avait pris sous son aile. J'avais quitté le monde, me semblait-il, depuis des siècles. J'éprouvais à ce moment une conviction égale à celle que j'ai présentement de ma propre existence, que, dans ce séjour maudit, il n'y avait de loi que celle du plus fort ; que ces morts vivants avaient jeté derrière eux tout le canon légal du monde qui les avait chassé ; et que de ma force et ma vigilance seules ma propre vie devait dépendre. Les matelots de l'infortunée *Mignonnette* sont les seuls hommes capables de comprendre mon état d'esprit. "A présent, raisonnai-je, je suis fort et je vaud six de ces misérables." Il est impérieusement nécessaire que, pour mon propre salut, je conserve à la fois force et santé jusqu'à l'heure de ma délivrance, si elle doit sonner jamais.

Fortifié par ces résolutions, je mangeai et bus autant que je pouvais, et fis comprendre à Gunga Dass que j'entendais être le maître, et que le moindre signe d'insubordination de sa part recevrait la seule punition qu'il fût en mon pouvoir d'infliger, la mort immédiate et violente. Un moment après, j'allai me

coucher. C'est-à-dire que Gunga Dass me donna une double brassée de chiendent sec que j'enfonçai dans l'ouverture du premier terrier à droite du sien, suivant moi-même les pieds en avant. Le trou, légèrement incliné, avec un revêtement de charpente en bon état, pénétrait à neuf pieds environ dans le sable. De ma tanière, qui faisait face à la rivière, je pouvais suivre du regard le tournant du Sutlej sous la lumière de la jeune lune, et me préparer à dormir le mieux que je pourrais. Je n'oublierai jamais les horreurs de cette nuit. Ma tanière était à peine plus large qu'un cercueil, et ses parois étaient une surface grasse et polie à l'usure et au contact d'innombrables corps nus ; elle exhalait par surcroît une odeur abominable. Le sommeil était tout à fait hors de question dans l'état de surexcitation où je me trouvais. Comme la nuit avançait, il me sembla que l'amphithéâtre entier s'emplissait de légions impures de démons qui, sortant en troupes des bancs de sable là-bas, venaient railler les malheureux jusqu'au bord de leurs tanières.

Personnellement, je ne suis pas d'un tempérament imaginaire, — il y a très peu d'ingénieurs dans ce cas, — mais, en cette occasion, je me trouvais aussi complètement prostré de terreur nerveuse qu'une femelle. Au bout d'une demi-heure ou à peu près, je me retrouvai toutefois en état de repasser avec calme mes chances d'évasion. Toute issue par les murailles de sable à pic était d'abord impraticable. J'en avais acquis l'entière conviction dès le début. Il était possible, tout juste possible que, à la faveur d'une lune incertaine, j'affronte heureusement le risque des balles. L'endroit prenait pour moi un tel caractère de terreur, que je me sentais prêt à braver n'importe quel danger pour en sortir. Imaginez alors mon ravissement quand, après avoir rampé furtivement jusque devant la rivière, je découvris que le bateau infernal n'était plus là. Quelques pas encore, et c'était la liberté !

En me dirigeant sur le bras mort qui baignait le pied saillant de la corne gauche du fer à cheval, je pouvais le passer à gué, tourner le flanc du cratère et marcher vers la terre ferme. Sans un moment d'hésitation, je dépassai rapidement les mottes où Gunga Dass avait tendu son piège à corneilles, et m'avançai dans la direction du sable blanc uni qui s'étendait au delà. Mon premier pas, en quittant les touffes de gazon desséché, me montra l'absolue vanité de tout espoir d'évasion ; car, en posant le pied, je sentis un indescriptible mouvement d'aspiration, de ventouse dans le sable que je foulais. En un instant, ma jambe disparaissait, engloutie presque à hauteur du genou. Dans le clair de la lune, toute la surface du sable semblait danser de joie diabolique devant ma déception. Je me tirai de là à grand-peine, suant de terreur et d'effort, regagnai les mottes restées derrière moi et tombai la face contre terre.

Jack Fish Lake, Juillet 16, 1900.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LIMITED.

MESSIEURS, — Veuillez m'expédier des Bouteilles de "Stanton's Pain Relief" pour le montant ci-inclus. Vous m'en avez envoyé 12 bouteilles il y a quelque temps, et je pense que cette médecine mérite beaucoup plus d'éloges que vous n'en faites. Elle vaut son pesant d'or, et je ne voudrais pas rester sans en avoir dans la maison. J'ai vendu plus que la moitié du premier lot, que vous avez envoyé, à mon voisin. Je demeure votre obéissante servante,

MADAME JULES GAGNÉ,
Jack Fish Lake, N.W.T.

Ma seule voie d'évasion du cirque était défendue par des sables mouvants !

Combien de temps restai-je là, je n'en ai pas la plus légère idée ; mais je fus réveillé à la fin par le ricanement pervers de Gunga Dass à mon oreille.

—Je vous conseillerais, protecteur du pauvre (le bandit parlait en Anglais), de retourner dans votre maison. C'est malsain de coucher ici. En outre, quand le bateau va revenir, vous vous ferez sûrement tirer dessus.

Il se penchait sur moi, dans la terne lueur de l'aube, en ricanant doucement en lui-même. Réprimant ma première envie de saisir l'homme par le cou et de le jeter au sable mouvant, je me levai sans rien dire et le suivis jusqu'à la plate-forme au seuil des repaires.

Soudain, et, tout en parlant, je sentais l'inanité de ma question, je demandai :

—Gunga Dass, à quoi bon le bateau s'il n'y a vraiment aucun moyen de s'échapper ?

Je me rappelle que, au plus profond de mon angoisse, j'avais été haaté vaguement par l'idée du gaspillage de munitions que représentait la garde d'une rive bien couverte déjà.

Gunga Dass rit encore et répondit :

—Ils n'ont le bateau que dans le jour. C'est parce que *il y a un moyen*. J'espère que nous aurons le plaisir de votre compagnie longtemps encore. C'est un endroit fort agréable quand on y est resté quelques années et qu'on a mangé des corneilles rôties pendant assez de temps.

Hébété, sans plus de résistance, je gugnai en chancelant le terrier fétide qui m'était échu, et je m'endormis.

Une heure plus tard environ, je fus réveillé par un cri perçant, le cri aigu et déchirant d'un cheval blessé. Ceux qui l'ont entendu une fois n'en oublient jamais le son. J'éprouvai quelque difficulté à ramper hors du terrier. Une fois dehors, je vis Pornic, mon pauvre vieux Pornic, étendu mort sur le sable. Comment l'avaient-ils tué, je ne peux pas deviner. Gunga Dass expliqua que le cheval valait mieux que la corneille, et que "le plus grand bien du grand nombre" est une maxime politique.

—Nous sommes ici une République, Mister Jukes, et vous êtes autorisé à prendre une juste part de la bête. Si vous voulez, nous vous voterons des remerciements. Je propose le vote !

Oui, nous étions une République, en vérité. Une République de bêtes fauves parquées au fond d'un trou, pour manger, se battre et dormir jusqu'à l'heure de la mort. Je ne tentai aucune espèce de protestation, et me bornai à m'asseoir en fixant mes yeux fascinés sur le hideux spectacle que j'avais devant moi. En moins de temps peut-être qu'il ne m'en faut pour l'écrire, le corps de Pornic fut partagé par quelque ignoble procédé ; les hommes et les femmes en traînaient les débris sur la plate-forme et préparaient leur repas du matin. Gunga Dass faisait ma cuisine. Le besoin presque irrésistible de fondre à nouveau sur les murailles de sable jusqu'à épuisement complet, s'empara de moi, et je n'eus pas trop de toute ma force pour me contraindre. Gunga Dass se montra d'un facétieux offensant jusqu'à ce que je lui dise que s'il m'adressait une autre observation, quelle qu'elle fût, je l'étranglerais sur place. Cela la fit taire, puis le silence devint insupportable, et je lui ordonnai de dire quelque chose.

—Vous vivrez ici jusqu'à ce que vous mourriez, comme l'autre Ervinghi, dit-il froidement, en me guettant par-dessus les débris de cartillage qu'il rongea.

—Quel autre Sahib, espèce de porc ? Réponds vite, et ne t'arrête pas pour chercher un mensonge.

—Il est là-bas, répondit Gunga Dass, en désignant l'ouverture d'un terrier à quatre portes environ à gauche du mien. Vous pouvez voir vous-même. Il est mort dans le terrier comme vous mourrez, comme je mourrai, et comme tous ces hommes et ces femmes et l'enfant mourront aussi.

—Pour l'amour de Dieu, dis-moi tout ce que tu sais sur lui. Qui était-il ? Quand vint-il, et quand est-il mort ?

Cet appel était une faiblesse de ma part. Gunga Dass se contenta de cligner l'œil et répliqua :

—Je ne dirai rien à moins que vous me donniez d'abord quelque chose.

—Je me rappelai alors où j'étais, et je frappai l'homme entre les yeux, l'étourdissant à demi. Il dégringola sur le champ de la plate-forme, et rampant, pleurant, servile, avec des tentatives de me baiser les pieds, il me conduisit jusqu'au terrier qu'il m'avait désigné.

—Je ne sais rien, absolument sur le gentleman. Votre Dieu soit témoin que c'est vrai. Il était aussi pressé que vous de s'échapper, et il reçut une balle du bateau ; pourtant, nous avons tout fait pour l'empêcher d'essayer, il reçut la balle ici.

Gunga Dass mit la main sur son ventre creux et se courba jusqu'à terre.

—Bien, et après ? continue !

—Et après et après, Votre Honneur, nous l'avons transporté dans sa maison et lui avons donné de l'eau, et avons mis des linges mouillés sur la blessure, et il resta couché dans sa maison et rendit l'esprit.

—Après combien de temps ? Après combien de temps ?

—Une demi-heure environ après avoir reçu sa blessure. J'en prends Vishnou à témoin, hurla le misérable, j'ai fait tout pour lui. Tout ce qui était possible, je l'ai fait !

Il se jeta sur le dos et étreignit mes chevilles. Mais j'avais mes doutes sur les sentiments de charité de Gunga Dass, et le repoussai du pied tandis qu'il restait par terre à renouveler ses protestations.

—Je suis sûr que tu lui as volé tout ce qu'il avait. Mais je peux m'en assurer dans une minute ou deux. Combien de temps le Sahib est-il resté ici ?

—Presque un an et demi. Je crois qu'il était devenu fou. Mais écoutez mon serment, protecteur du pauvre ! Votre Honneur ne veut-il pas écouter mon serment que je n'ai jamais touché à un seul des objets qui lui ont appartenu ? Qu'est-ce que Votre Honneur va faire ?

J'avais pris Gunga Dass par la ceinture et l'avais traîné sur la plate-forme en face du terrier abandonné. Ce faisant, je pensais à l'inénarrable misère de mon malheureux frère de captivité parmi toutes ces horreurs pendant dix-huit mois, et à l'agonie finale, cette mort de rat dans son trou, avec une balle dans le ventre. Gunga Dass s'imaginait que j'allais le tuer, et hurlait pitoyablement. Le reste de la population, dans l'engourdissement qui succède à un copieux repas de viande, nous regardait sans bouger.

—Entre, Gunga Dass, et rapporte-le.

Je me sentais, maintenant, comme des nausées d'horreur, et prêt à défaillir. Gunga Dass roula presque à bas de la plate-forme et hurla :

—Mais je suis Brahmine, Sahib, un Brahmine de haute caste. Sur votre âme, sur l'âme de votre père, ne me faites pas faire une pareille chose.

—Brahmine ou non, sur mon âme et sur l'âme de mon père, tu entreras, dis-je.

Et le saisissant par les épaules, je lui fourrai la tête dans l'embouchure du terrier, fis entrer à coups de pied le reste de son individu, et m'asseyant, je cachai mon visage dans mes mains.

Au bout de quelques minutes, j'entendis un frôlement, quel que chose qui craquait ; puis Gunga Dass qui se parlait à lui-même en un murmure étranglé de sanglots ; puis un choc mou et je découvris mes yeux.

Le sable sec avait transformé le cadavre confié à sa garde en momie d'un jaune brun. Je dis à Gunga Dass de se tenir à l'écart pendant que je l'examinais. Le corps, revêtu d'un costume de chasse vert olive tout usé, plein de taches et garni de cuir aux épaules, était celui d'un homme de trente à quarante ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, aux cheveux roux clair, à la barbe inculte et rude. La canine gauche de la mâchoire supérieure manquait, et une partie du lobe de l'oreille droite avait disparu. Au second doigt de la main gauche restait une bague avec un chiffre, — cela pouvait être soit B K soit B L. Au troisième doigt de la main droite s'enroulait une bague d'argent, en forme de cobra, très usée et ternie. Gunga Dass déposa à mes pieds une poignée de bibelots qu'il avait sortis du terrier ; et, couvrant de mon mouchoir le visage du cadavre, je me retournai pour les examiner. J'en donne la liste complète dans l'espoir qu'elle puisse servir à identifier l'infortuné :

1° Le fourneau d'une pipe en bois de bruyère dentelée au bord, très usée et noircie ; la vis entourée de ficelle.

2° Deux clefs de fabrication anglaise, les gardes de toutes deux brisées.

3° Un canif à manche d'écaille, avec une plaque en argent en nickel portant le monogramme B K.

4° Une enveloppe, le cachet de la poste indéchiffrable, portant un timbre anglais, à l'adresse de "Miss Mon-" (le reste illisible) "ham" "nt".

5° Un carnet de notes avec crayon. Les quarante-cinq premières pages blanches, quatre et demie illisibles ; quinze autres remplies de memoranda intimes se rapportant principalement à trois personnes, une Mrs. L. Singleton, au nom plusieurs fois abrégé en "Lot Single", "Mrs. L. May", et un certain "Garnison" auquel il est fait allusion incidemment sous le nom de "Jerry" ou de "Jack".

6° Le manche d'un couteau de chasse de petites dimensions. La lame cassée court. Corne de daim taillée en diamant, avec porte mousqueton et anneau à l'extrémité ; fragment de corde de coton y attaché.

Il ne faut pas supposer que je fis de toutes ces choses, sur le moment, un inventaire aussi complet que je l'ai mis sur le papier. Le carnet de notes attira d'abord mon attention, et je le mis dans ma poche, avec l'intention de l'étudier plus tard. Je transférai le reste des objets dans mon terrier pour

plus de sûreté, et c'est là que, en homme méthodique, je les inventorai. Je retournai alors auprès du cadavre et ordonnai à Gunga Dass de m'aider à le transporter vers la rivière. Pendant que nous procédions à ce soin, l'enveloppe vide d'une vieille cartouche brune tomba d'une de ses poches et roula à mes pieds. Gunga Dass ne l'avait pas vue ; et je me mis à réfléchir qu'un homme ne promène pas des étuis de cartouches vides, spécialement des "brunes", qu'on ne peut pas charger deux fois, quand il est à la chasse. En d'autres termes, c'était l'étui d'une cartouche qui avait été tirée à l'intérieur du cratère. Par conséquent il devait y avoir un fusil quelque part. Je fus sur le point de questionner Gunga Dass, mais je me retins, sachant qu'il mentirait. Nous étendîmes le corps près des mottes d'herbe au bord des sables mouvants. J'avais l'intention de l'y pousser afin de l'engloutir, le seul mode possible d'ensevelissement auquel je pusse songer. J'ordonnai à Gunga Dass de s'en aller.

Puis, je déposai doucement le cadavre sur le sable mouvant. Ce faisant, et comme il gisait la face contre terre, je déchirai le Khaki fragile et pourri de la veste de chasse ; en s'ouvrant, il découvrit dans le dos du corps une hideuse cavité ! Je vous ai déjà dit que le sable sec avait en quelque sorte momifié le cadavre. Je vis en un clin d'œil que le trou béant provenait d'un coup de feu ; le fusil devait avoir été tiré presque à bout portant. Le vêtement de chasse intact avait été ramené sur le corps après la mort qui avait dû être instantanée. En un éclair, le secret de la mort du malheureux m'apparaissait dans sa simplicité. Quelqu'un du cratère, Gunga Dass probablement, devait l'avoir tué avec son propre fusil, le fusil aux cartouches brunes. Il n'avait jamais tenté de fuir en face, affrontant le feu du bateau.

Je me dépêchai de donner une poussée au cadavre, et frémis en le voyant sombrer, disparaître littéralement en quelques secondes. La tête pesante, à demi conscient de mes actes, je me mis à feuilleter à son tour le carnet de notes. Une bande de papier tachée et décolorée avait été insérée entre la reliure et le dos, et elle tomba lorsque j'ouvris les pages. Voici ce qu'elle contenait : "Quatre en avant à partir de la motte aux corneilles ; trois à gauche ; neuf en avant ; deux à droite ; trois en arrière ; deux à gauche ; quatorze en avant ; deux à gauche ; sept en avant ; un à gauche ; neuf en arrière ; deux à droite ; six en arrière ; quatre à droite ; sept en arrière." Le papier avait été brûlé et noirci sur les bords. Ce qu'il signifiait, je n'arrivais pas à le comprendre. Je m'assis sur le cliquent desséché en le tournant et retournant entre mes doigts ; tout à coup j'eus la sensation de Gunga Dass derrière moi, tout près, les yeux flamboyants et les mains tendues.

—Vous l'avez trouvé ? dit-il en haletant. Voulez-vous me permettre de le regarder aussi ? Je jure de vous le rendre.

—Trouvé quoi ? Rendre quoi ? demandai-je.

—Ce que vous avez dans les mains. Cela nous aidera tous deux.

Il étendit ses longs doigts en serre d'oiseau, tout tremblant de convoitise.

—Je n'ai jamais pu le trouver, continua-t-il. Il l'avait secrètement caché sur sa personne. C'est pourquoi je l'ai tué, mais néanmoins j'ai été incapable de rien trouver.

Gunga Dass avait tout à fait oublié son petit conte à propos de la balle de fusil. Je reçus l'aveu avec le calme le plus parfait. La moralité s'érousse au contact des morts qui sont vivants.

—Que diable radotes-tu ? Qu'est-ce que tu veux que je te donne ?

—Le morceau de papier du carnet de notes. Il nous aidera tous deux. Oh ! idiot que vous êtes ! Idiot ! Ne voyez-vous pas ce qu'il fera pour nous ? Nous pourrions nous échapper ?

Sa voix monta presque au diapason d'un cri, et il dansait de surexcitation devant moi. J'avoue que je fus remué à l'idée d'une chance de sortir de là.

—Ne saute pas ! Explique-toi. Veux-tu dire que ce bout de papier nous aidera ? Qu'est-ce que cela signifie ?

—Lisez tout haut ! Lisez tout haut ! Je vous implore et vous supplie de lire tout haut.

J'acquiesçai. Gunga Dass écoutait avec ravissement, et traçait avec ses doigts une ligne irrégulière dans le sable.

—Voyez maintenant. C'était la longueur des canons de son fusil sans la crosse. Je les ai, ces canons, quatre canons de fusil en avant à partir de l'endroit où j'ai pris les corneilles. Tout droit devant ! Vous me suivez ? Puis trois à gauche. Ah ! comme je me rappelle bien cet homme lorsqu'il travaillait à découvrir cela une nuit après l'autre. Puis neuf en avant, et ainsi de suite. En avant, c'est toujours droit devant vous à travers le sable mouvant. Il me l'a dit avant que je ne le tue.

—Mais si tu savais tout cela, pourquoi n'es-tu pas déjà parti ?

—Je ne le savais pas. Il me disait qu'il y travaillait il y a un an et demi, comment il travaillait toutes les nuits quand le bateau était parti et qu'il pouvait approcher du sable mouvant. Il disait alors que nous nous en irions ensemble. Mais j'avais peur qu'il ne me laissât derrière lui, une nuit, quand il aurait fini et tout trouvé, aussi l'ai-je tué. En outre, il ne convient pas que les hommes qui sont une fois venus ici s'échappent. Moi seul, parce que *moi*, je suis Brahmine.

La perspective de s'évader avait rappelé sa caste à Gunga Dass. Il se campait debout, marchait et gesticulait violemment. A la fin, je parvins à le faire parler de sang-froid, et il me dit comment cet Anglais avait passé six mois, une nuit après l'autre, à explorer, pouce par pouce, le passage à travers le sable mouvant ; comment il avait déclaré que c'était la simplicité même jusqu'à vingt mètres environ du bord de la rivière après avoir doublé de flanc la corne gauche du fer à cheval. Cette dernière partie de l'itinéraire, il ne l'avait pas complété, évidemment, quand mon Gunga Dass l'avait tué avec son propre fusil.

Dans la frénésie de ma joie à la possibilité de m'échapper, je me rappelle avoir serré avec effusion les mains de Gunga Dass. Nous venions d'en décider, nous tenterions de fuir cette

B. E. McGALE
Cher Monsieur,

Montréal, 21 mars 1883.

Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison-Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on est entièrement satisfait.

L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

nuit même. Cet après-midi d'attente nous parut interminable.

Aux environs de dix heures, autant que j'en pus juger, comme la lune se levait au-dessus de la lèvres du cratère, Gunga Dass se dirigea vers son terrier pour y prendre les canons de fusil destinés à mesurer notre route. Tous les autres misérables habitants étaient depuis longtemps retirés dans leurs tanières. Le bateau de garde avait disparu en aval quelques heures auparavant, et nous étions absolument seuls auprès de la motte aux corneilles. Gunga Dass, en transportant les canons de fusil, laissa glisser le morceau de papier qui devait être notre guide. Je m'arrêtai en hâte pour le reprendre et, ce faisant, j'eus conscience que le diabolique Brahmine s'appêtait à m'assommer, avec les canons de fusil, d'un coup violent à la base du crâne. Il était trop tard pour me retourner. Je dus recevoir le coup quelque part sur la nuque. Cent mille étoiles de flamme dansèrent devant mes yeux, et je tombai en avant sans connaissance au bord du sable mouvant.

Quand je repris mes sens, la lune descendait, et je sentais une douleur insupportable derrière la tête. Gunga Dass avait disparu, j'avais la bouche pleine de sang. Je me recouchai en souhaitant de mourir sans plus de peine. Puis la fureur irraisonnée dont j'ai parlé antérieurement s'empara de moi, et je me dirigeai en chancelant vers les murailles du cratère. Il me sembla alors que quelqu'un m'appelait tout bas : "Sahib ! Sahib ! Sahib !" exactement comme mon domestique m'appelait le matin. Alors, je regardai en l'air et aperçus une tête qui cherchait à plonger dans l'amphithéâtre, la tête de Dunnoo, mon valet de chiens, et surveillant de mes coolies. Aussitôt qu'il eût attiré mon attention, il leva la main et me montra une corde. Je lui fis signe, en titubant au hasard tout le temps, de la jeter. C'étaient deux cordes de puneah, en cuir, nouées ensemble, avec une boucle à un bout. Je passai la boucle par-

dessus ma tête, sous les aisselles, entendis Dunnoo commander : en avant, eus conscience de me sentir tiré, la figure en bas, le long du talus escarpé, et, l'instant d'après, me retrouvai la bouche dans le sable et à moitié évanoui sur les dunes qui dominaient le cratère. Dunnoo, dont le visage tournait au gris cendre dans le clair de la lune, me supplia de ne pas rester là et de regagner ma tente sur l'heure.

Il paraît qu'il avait suivi les empreintes des sabots de Pornic pendant quatorze milles à travers les sables jusqu'au cratère ; qu'il était retourné prévenir mes serviteurs, lesquels avaient refusé nettement d'avoir rien à faire avec qui que ce fût, blanc ou noir, une fois tombé dans le hideux Village de la Mort ; sur quoi Dunnoo avait pris un des poneys, deux courroies de puneah, était revenu au caractère et m'en avait tiré comme je l'ai décrit.

Pour en finir avec cette longue histoire, Dunnoo est maintenant mon serviteur personnel à un *mohur* d'or par mois, somme que je considère encore beaucoup trop faible pour les services qu'il m'a rendus. Rien au monde ne me ferait retourner auprès de cet endroit diabolique, ni en révéler la place plus clairement que je ne l'ai fait. De Gunga Dass je n'ai jamais trouvé trace, ni je le désire. Le seul motif qui me fasse livrer ceci à la publicité, c'est l'espoir qu'on puisse un jour identifier, d'après les détails et l'inventaire que j'ai donnés ci-dessus, le cadavre de l'homme au costume de chasse vert olive. "

FIN

A L'EXPOSITION

Une dame qui n'est plus de la première jeunesse, à son mari :

—Quand tu auras fini de regarder ces Hollandaises...

—Chère amie, c'est à cause de leur costume national...

—Moi aussi, je suis dans mon costume national... Est-ce que les étrangers me regardent pour ça ?

POUR LE CHIEN

Bécouvair a fait installer dans toute sa villa des sonnettes électriques, deux entre autres au chevet de son lit.

—Pourquoi deux sonnettes ? lui demande Verplumot.

—L'une pour mon domestique...

—Oui, mais l'autre ?

—L'autre communique à la niche du chien.

—Tiens, quelle idée !

—Oui, pour le prévenir d'aboyer s'il vient des volent.

DANS SA RACINE

Contre la prostration nerveuse, les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard** constituent un remède infailible. Elles rafraîchissent, fortifient et purifient le sang, ce qui coupe le mal dans sa racine.

LES DISTRAITS



—Tenez Marie, vous allez reporter de suite mon gilet à cet imbécile de tailleur qui m'a mis une boutonnière de trop et pas de bouton !!!

15 C

Guérissent CORS et VERRUES

Le seul remède sûr, rapide et efficace pour Cors et Verrues. Ni douleur, ni marque. Envoyé franco sur réception du prix. Adressez



B. E. MCGALE, MONTREAL.

R. I. P.



UN MENSONGE... MONUMENTAL

FUREUR TRAGIQUE

Le jour où le célèbre acteur anglais Harvey Shavenchin, jouant Hamlet et emporté par un mou ément tragique, tua vraiment Polonius (qui jouait David Skabby) à travers la tapisserie, il y eut une forte émotion dans Londres.

Shavenchin fut traduit devant le coroner. Mais on prouva qu'il avait agi avec une espèce de fièvre en dehors de toute responsabilité et il fut acquitté.

Le jour où il reparut sur la scène, précisément dans le rôle d'Hamlet, on lui fit une ovation extraordinaire. Il joua les premiers actes avec plus d'ardeur que jamais, et arrivé à l'acte de la tapisserie, tua encore Polonius, que jouait Percy Moanful.

Shavenchin fut traduit de nouveau devant le coroner. L'affaire sembla plus difficile à arranger. On l'acquitta cependant, mais on lui fit défense de reparaitre dans Hamlet.

Il joua donc pendant six mois des rôles très calmes. Mais, au bout de six mois, comme il avait l'air apaisé, on signa de nombreuses pétitions pour qu'il pût reprendre son rôle favori.

Cette fois, le directeur se procura pour le rôle de Polonius un homme dégoûté de la vie et lui assura, pour sa veuve une indemnité raisonnable.

Puis, le jour de la représentation, la direction fit passer dans les journaux des notes de ce genre :

Il nous revient qu'on a peut-être eu tort de se fier au calme apparent de Harvey Shavenchin. Il paraît que, depuis deux jours, le sympathique comédien donne des signes inquiétants d'agitation.

Il y eut foule le soir au théâtre, et les places se vendirent de deux à cinq guinées.

Le directeur prit à part Shavenchin quelques instants avant l'acte du meurtre :

—Harvey, je vous recommande le calme. Mais la vérité m'oblige à vous dire que Jerry Bamboo est un homme peu satisfait de la vie. Je suis bien sûr qu'aucun accident ne se produira. A tout hasard, cependant, j'ai assuré une indemnité à Mistress Bamboo.

Or, la pensée qu'il avait presque le droit de tuer Bamboo refroidit complètement Harvey Shavenchin

Il ne sembla pas à son entrée en scène qu'il eût tout à fait sa fougue accoutumée. Au moment de crier : *Un rat ! un rat !* il perça la tapisserie avec une certaine mollesse et ne dut faire à Bamboo qu'une piqûre sans importance.

Malgré la tapisserie, le public vit bien, à la langueur du geste de Shavenchin, qu'aucun accident n'était à déplorer. Des bordées de hurlements et de sifflets forcèrent Harvey à quitter la scène. Il ne put venir à bout du dernier acte, et, les jours qui suivirent, le tumulte fut tel à son entrée en scène, que la police intervint enfin et l'empêcha de reparaitre au théâtre — au moins dans le rôle d'Hamlet.

TRISTAN BERNARD.

MARCHANDS ET ANNONCEURS

Je désire attirer de nouveau l'attention des MARCHANDS et des ANNONCEURS sur le fait qu'il est illégal de se servir du nom du Dr Coderre en rapport avec les Pilules Rouges ou autres préparations médicinales non formulées par lui. Les préparations authentiques du Dr Coderre sont contrôlées par moi et toutes portent sa signature et son portrait.

A l'avenir quiconque persistant à se servir de son nom soit pour ANNONCER, soit pour FAIRE ANNONCER, VENDANT ou OFFRANT EN VENTE des préparations médicinales autres que les VRAIES sera poursuivi en vertu des règles établies par la Cour dans ce cas.

Si on désire des informations, s'adresser à moi ou à mes avocats MM. Lafleur et McDougall.

B. E. MCGALE.

PRINCIPE IMMUALE

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard purifient et fortifient le sang dont la pureté et la force constituent le principe immuable de la vraie santé.

L'Asthme

Envoyez votre adresse afin de recevoir GRATUITEMENT et franco un paquet-échantillon de la POUDRE ANTI-ASTHMATIQUE du Dr Coderre. Si vous êtes souffrant, essayez ce remède et vous serez soulagé. Adressez :

Bronchite

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) Montreal.

LE "KENDALL'S" SPAVIN CURE



Le vieux et toujours sûr remède pour les Éparvins, Vessignons, Suros, Courbes et toutes les formes de la boiterie. Il guérit sans laisser la moindre trace parce qu'il ne produit pas d'ampoules.

Plantagenet Nord, Ont., 10 fév., 1898.

Dr B. J. Kendall Co.

Chers Messieurs :—Veuillez donc me procurer un médicament pour le souffle. J'ai une jument qui en est atteinte. Il me fait plaisir de déclarer que j'ai guéri une Courbe de quatre ans d'existence avec votre Emplâtre Kendall en ne l'employant qu'une fois, puis en appliquant votre médicament contre les éparvins. Aussitôt que j'aurai des chevaux, je ne me passerai pas du médicament contre les éparvins de Kendall et de l'Emplâtre de Kendall dans une étable.

Bien à vous,

ADOLPHUS GAUTHIER.

Prix \$1.00. Six pour \$5.00. Comme liniment à l'usage des familles, il n'a pas d'égal. Demandez à votre pharmacien le Kendall's Spavin Cure, aussi "Un traité sur le cheval," brochure gratuite, ou écrivez à

R·I·P·A·N·S TABULES

Les Médecins les

Trouvent

Une Excellente

Prescription

Pour l'humanité.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvais santé que les R·I·P·A·N·S n'améliorèrent pas. Elles chassent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R·I·P·A·N·S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. Les R·I·P·A·N·S, 10 pour 5 cents, peuvent être trouvées dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille attestations seront envoyés par la poste pour cinq cents à n'importe quelle adresse donnée à la Ripans Chemical Co., 10 Spruce, New-York.

UNE PENSÉE

Du carnet d'un sage.

"La blague est la cousine germaine du mensonge."

???

—Qu'est-ce qu'un homme qui fait un prospectus ?

—Une araignée qui tisse sa toile. Gare aux mouches !

LA FORCE RETROUVÉE

Les hommes et les femmes, à tout âge, qui se sentent faibles et épuisés par suite d'un excès de travail intellectuel ou physique trouveront dans les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard la force et la vigueur.

Offre Extraordinaire

Avant la fin de l'année nous voulons grossir nos listes d'abonnés autant que possible. A chaque nouvel abonné qui nous enverra 30 cts, nous ferons parvenir un "set" de trois jolies Epingles à Ruban, en plaqué d'or et émaillées à la main — ce qui constitue un très charmant cadeau pour une dame ou un monsieur.

L'AMI DU LECTEUR,

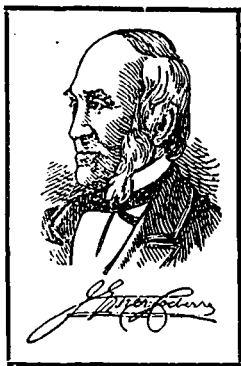
Montréal.

SACHETS... PARFUMÉS



Envoyez-nous 35 cents en Argent ou en Timbres et nous vous enverrons l'AMI DU LECTEUR pendant un an et un JOLI SACHET PARFUMÉ (parfums select) d'une durée garantie pour deux ans. Adressez :

"L'AMI DU LECTEUR," MONTREAL.



L'Asthme . . .

La saison est arrivée où les personnes souffrant d'AFFECTIONS ASTHMATIQUES ou BRONCHIQUES éprouvent énormément de malaise et sont fréquemment retenues à leurs maisons par les changements soudains dans la température. Un soulagement immédiat peut être apporté à leur état de santé par l'usage de la . . .

Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre

Un échantillon vous en est envoyé gratis. Les CAS CHRONIQUES sont fortement enrayés et le malade peut ressentir un grand soulagement grâce à elle. La surprenante nouvelle que l'ASTHME PEUT ÊTRE GUÉRI venant d'un homme aussi autorisé que l'était feu le Dr J. Eméry Coderre, qui au cours d'une pratique de plus de 50 ans a eu une large expérience et de merveilleux succès dans le traitement des maladies des organes respiratoires, vous prouve que la *Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre* apporte un soulagement immédiat aux plus violentes attaques d'asthme. Son emploi régulier ne contribue pas seulement à soulager le malade mais rend les attaques moins fréquentes, puis en empêche pour tout de bon le retour.

Dans les cas d'ENROUEMENTS GRAVES, d'OPPRESSIONS BRONCHITIQUES et de TOUX OBSTINÉES, cette poudre sera considérée hors de prix. Convaincus que le moyen honnête de vendre un Remède est de laisser ceux qui voudraient l'acheter reconnaître par eux-mêmes ses mérites avant de faire l'achat—à chaque victime de ces maux qui nous enverra son nom et son adresse, nous ferons parvenir gratuitement un paquet-échantillon de la *Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre*.

Envoyez votre adresse afin de recevoir gratuitement et franco un paquet-échantillon. Si vous êtes souffrant, ne manquez pas d'essayer ce remède et vous serez soulagé.

Le prix de vente régulier est de 50 cts à \$1.00, selon la grosseur du paquet.

THE WINGATE CHEMICAL CO., Limited,

2 Maple Avenue, Montréal

Le Thé de Bœuf . . .



OXOL

Donne la Force et sustente la Vie.

Une once d'OXOL contient plus de matière nutritive qu'une livre d'Extrait de Bœuf ou que le thé de bœuf fait à la maison

PRÉPARÉ PAR LA

OXOL FLUID BEEF CO., Montreal

A VENDRE PAR

B. E. MCGALE,

2123 Rue Notre-Dame, - Montréal.

Restaurateur ... de Robson

Plus de Cheveux gris

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

PROPRIÉTAIRE

J. T. GAUDET, Pharmacien,

JOLIETTE, P. Q.

PIEDS

Tendres, Transpirants, Enflés, Irritables, Cors Mous et Ongles incarnés, immédiatement soulagés par la POUDRE de MCGALE pour les pieds. — Prix 25 cts par boîte. — Un échantillon GRATIS sera envoyé franco en s'adressant

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) MONTREAL.

GRATIS

GRAMMAIRE POPULAIRE

Dumanet demande à son caporal quelques explications sur le mot de rosière.

—Rosière ! c'est le féminin de rosier, comme pompière est le féminin de pompier, comme soupière...

Ici, le caporal hésite une seconde ; mais reprenant le sentiment de la supériorité :

—Comme soupière est le féminin de sous-pied !

* * *

LACHETÉ !

Boulinard lit dans son journal les détails sur les opérations des troupes internationales en Chine. Il arrive à cette phrase :

“ Les dépêches anglaises “accusent” un homme tué et treize autres blessés.”

Alors Boulinard :

—Accuser un homme tué... faut-il être lâche !..

* * *

COIN DE SALON

—Mon ami, ne te fie pas aux femmes, elles sont perfides comme Londres.

—Tu veux dire comme l'onde ?

—Mais non, comme Londres... puis-que'on dit la perfide Albion !

Le prochain numéro de L'AMI DU LECTEUR contiendra comme-feuilleton complet un charmant récit intitulé

L'Espion

qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur les sujets les plus attrayants.

N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 626 F St., Washington, D. C.

Principaux officiers de la Société des Artisans Canadiens-Français

Officiers honoraires

- AUMONIER GÉNÉRAL..... MGR PAUL BRUCHÉSI, archevêque de Montréal.
- PRÉSIDENT HONORAIRE..... SIR WILFRID LAURIER, premier ministre du Canada.
- AUMONIER..... M. le chanoine A. ARCHAMBAULT.
- VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE.... Son Honneur RAYMOND PRÉFONTAINE, M.P., maire de Montréal.

Conseil exécutif

- PRÉSIDENT GÉNÉRAL..... JOSEPH THIBEAULT, maître plombier.
 - 1er VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL... ALFRED LAMBERT, manufacturier de chaussures.
 - 2me VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL... L. S. GENDRON, employé civique.
 - 1er COMMISSAIRE-ORDONNATEUR.. NARCISSE LAPOINTE, négociant.
 - 2me COMMISSAIRE-ORDONNATEUR NAPOLEON DESCHAMPS, négociant.
- DIRECTEURS.....
- DOMINA GAGNÉ, manufacturier de portes, chassis, etc.
 - GRÉGOIRE LÉVEILLÉ, maître plâtrier.
 - LOUIS A. JACQUES, négociant et échevin de la cité de Montréal.
 - ALPHONSE H. RENAUD, manufacturier et marchand de meubles.
 - F. G. CRÉPEAU, notaire public.
 - NAPOLEON THEORET, notaire public.
 - C. P. CHAGNON, marchand de nouveautés.
 - J. V. DESAULNIERS, professeur à l'École Montcalm, Montréal.
- CENSEURS.....

Officiers

- SECRETARE GÉNÉRAL..... A. BOURBONNIÈRE.
- TRESORIER GÉNÉRAL..... HENRI ROY.
- MÉDECIN EN CHEF..... E. P. LACHAPPELLE, M.D.
- AUDITEURS..... J. S. MATTE, Québec, P.Q.
J. N. RATTEZ, Ottawa, Ont.
- PROCEUREUR..... GUSTAVE LAMOTHE, avocat.
- NOTAIRE..... PHILIAS MAINVILLE, N.P.
- INSPECTEUR GÉNÉRAL..... NAPOLEON LACHANCE.

CONDITIONS D'ADMISSION

Pour être admissible dans cette société, il faut posséder les qualités et remplir les conditions suivantes :

- (1) Etre catholique et n'appartenir, sans dispense de l'ordinaire, à aucune société secrète ou autre défendue par l'Eglise catholique.
- (2) Avoir de bonnes mœurs et n'être point adonné à l'usage immodéré des boissons enivrantes.
- (3) Jouir d'une bonne santé, d'une bonne constitution, n'être sujet à aucune maladie héréditaire, acquise ou incurable, ni affligé d'aucune infirmité notable.
- (4) Ne pas exercer l'une des occupations suivantes, qui sont réputées insalubres aux fins des règlements de la Société, savoir : égoutier, vidangeur, pompier, ingénieur et chauffeur de locomotives, mineur, serre-frein, etc., etc.
- (5) Etre âgé d'au moins dix-huit ans et ne pas dépasser l'âge de quarante-cinq ans.
- (6) Parler la langue française ; être Canadien-Français ou considéré comme tel.

L'aspirant doit être présenté par deux membres qui signent la formule de présentation. Il dépose en même temps \$1.25 pour couvrir les frais de son examen médical. S'il est admis par le bureau de direction, il aura à payer les droits d'entrées suivants :

De 18 à 30 ans.....	\$ 2.00	De 41 à 42 ans.....	\$20.00
“ 30 à 35 “.....	3.00	“ 42 à 43 “.....	30.00
“ 35 à 40 “.....	5.00	“ 43 à 44 “.....	40.00
“ 40 à 41 “.....	10.00	“ 44 à 45 “.....	50.00

L'aspirant déposera aussi, comme droit d'entrée, cinquante centins pour faciliter le prompt paiement de l'indemnité au décès, cinquante centins pour sa contribution du mois et quinze centins pour son certificat d'admission, mais il n'a pas de contribution de décès à payer dans le mois qui suit son admission. La contribution régulière de chaque membre est de cinquante centins par mois payable d'avance, le ou avant le premier mardi de chaque mois. La contribution au décès de chaque membre est actuellement de 8 cents par décès, de manière à former \$1,000 pour la veuve ou les héritiers.

BENEFICES

Un membre a droit à ses bénéfices aussitôt qu'il a reçu son certificat de membre. Il a droit à une allocation de quatre piastres par semaine pendant vingt semaines lorsqu'il est malade. A son décès, sa veuve et ses héritiers reçoivent mille dollars. Jusqu'à aujourd'hui, la cotisation mensuelle et la contribution au décès réunies n'ont pas dépassé \$15 par année. Tout membre peut disposer des mille piastres dues à sa mort, en faveur de qui il veut ; s'il n'en dispose pas par testament ou autrement, cette somme est payable à sa femme, et, s'il n'a pas de femme, à ses héritiers.

... UNE CHANCE SANS PRÉCÉDENT ...

Des primes artistiques
pour le public lecteur.

Dans le double but de nous montrer reconnaissants pour l'encouragement que nous a accordé le public et, aussi, pour disséminer certaines gravures réellement artistiques, nous avons décidé de faire l'offre que voici :

A tous ceux qui, étant nouveaux abonnés, nous enverront VINGT-CINQ CENTS pour l'abonnement, plus CINQ CENTS pour la poste, nous enverrons au choix une des gravures suivantes : grandeur 13 x 16.

Ste Famille, St Joseph, Sacré Cœur Jésus, Sacré Cœur Marie, Immaculée Conception,
Le Bon Pasteur, Jésus portant sa Croix, Ste Hélène, Ste Philomène, Ste Cécile,
Ste Agnès, Ste Marguerite, Notre-Dame du Saint Rosaire
Le Printemps, l'Été, l'Hiver, la Boisson Favorite, l'Espérance, Souvenir du Mariage,
Mort d'un Père, Mort d'une mère

On remarquera qu'il y a dans cette série de gravures des sujets religieux et des sujets inspirés par la sentimentalité ou l'idée de famille. Qu'on n'oublie pas de répandre cette bonne nouvelle et de donner à tous la chance de recevoir un excellent journal et en plus une prime de première classe.

L'AMI DU LECTEUR, No 2 Maple Avenue. Montreal.

UNE AUTRE PRIME

A toute personne qui nous fera parvenir le prix du ou des volumes désirés parmi ceux dont voici la liste, plus 5 cents par volume pour la poste, nous enverrons le ou les volumes et en plus L'AMI DU LECTEUR pendant un an.

LE MÉDECIN DES PAUVRES, grand roman par Xavier de Montépin	0.50	NOUVEAU COURS DE LANGUE ANGLAISE, d'après la méthode d'Ollendorff. Système facile, simple et rapide pour apprendre la langue anglaise.	0.40
LES MILLE ET UNE NUITS, contes arabes, ornées d'un grand nombre de gravures	0.50	DAVID TÊTU ET LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN. Épisode de la guerre américaine, 1864-65	0.40
LE PÈLERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien par M. Pamphile Lemay, nouvelle édition complète en un volume	0.50	HISTOIRE DE MONTFERRAND, l'athlète canadien, par Benj. Sulte, avec un portrait de Montferrand	0.40
RIS ET CROQUIS, historiottes, fantaisies et nouvelles, par C. M. Ducharme	0.50	MAUDITE ! grand roman à sensation, par ***	0.50
ALBERT OU L'ORPHELIN CATHOLIQUE, par A. Thomas. L'auteur, sous forme de roman très attachant, prend la défense des croyances et pratiques catholiques contre les préjugés et les calomnies protestantes. C'est en même temps un récit plein d'intérêt et un ouvrage de controverse très solide et bien écrit	0.50	L'ENFANT MYSTÉRIeux, roman canadien, par Eugène Dick	0.50
CUISINIÈRE CANADIENNE (nouvelle), contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées ; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes ; poissons, volailles, gibier, œufs, légumes, salades, etc., différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc., un volume, élégamment relié en toile	0.50	L'USURPATEUR, grand roman de la vie réelle, en trois parties, 460 pages	0.40
LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE, ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman par L. B.	0.50	LA MAVEUX, roman, par Xavier de Montépin	0.40
GUSTAVE OU UN HÉROS CANADIEN, un charmant épisode du pays	0.50	LA MALÉDICTION D'UN PÈRE, roman, par Émile Richebourg	0.35
LES BASTONNAIS, ce célèbre ouvrage en nouvelle édition de luxe	0.50	LE SUCCÈS DU SALON, chansonnier avec musique	0.35
VIES DES SAINTS pour tous les jours de l'année, beau volume avec 368 gravures	1.00	L'ALBUM DU CHANTEUR, nouvelles romances et chansons, avec musique	0.35
HISTOIRE NATURELLE, extraite de Buffon et de Lacépède, grand volume avec 200 gravures	1.00	LE PLAISIR AU SALON, romances et chansons nouvelles, avec musique	0.35
DICTIONNAIRE COMPLET ILLUSTRÉ de la langue française, par P. Larousse. 1144 pages, 2000 gravures, 35 tableaux encyclopédiques, 27 cartes géographiques, dont 7 spéciales au Canada, 260 portraits de personnages célèbres du Canada et des autres pays, 5,000 articles géographiques et historiques concernant le Canada. Fort volume, relié	1.00	ARMAND DURAND ou la Promesse Accomplie, roman canadien par Mme Leprohon	0.30
LA MUSE POPULAIRE, romances, chansonnettes, chansons comiques, avec musique, 480 pages	0.60	LE MANOIR DE VILLERAY, roman canadien par Mme Leprohon	0.30
		UNE APPARITION, épisode de l'émigration irlandaise au Canada, par Eraste d'Orsonnens	0.30
		CHANSONS COMIQUES, nouveau recueil contenant des romances, chansonnettes, etc., etc., avec musique, par J. A. Blondin	0.30
		AMOUR ET HAINE, ou le Drame de Bicêtre, grand roman	0.25
		FÉLIX POUTRÉ, ou Échappé de la Potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1837	0.25
		VIE DE NAPOLEÓN Ier, ou entretiens de Maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de Saint-Hilaire. 288 pages	0.25
		VIES BRISÉES, roman, par Jules Mary	0.25
		LE CHEMIN DES LARMES, roman à sensation	0.25

HATEZ-VOUS ! HATEZ-VOUS !

"L'AMI DU LECTEUR", Montréal.



Les Toux obstinées, la Consomption et les Lésions Bronchitiques rapidement soulagées et guéries par la

... SPRUCINE

PRÉPARATION VÉRITABLE DE...

Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage et de Marrube (Horum)

Une des meilleures préparations qui aient jusqu'ici été présentées au public pour le soulagement immédiat et la guérison de la Toux, du Rhume, de la Bronchite, de l'Enrouement, de la Grippe, de l'Asthme et de tous les maux de Gorge et de Poumons. Pris avec de l'huile de Foie de Morue dès le début de la Consomption, on trouvera ce remède d'une valeur sans égale.

Les propriétés médicinales de la GOMME D'ÉPINETTE, du CERISIER SAUVAGE et du MARRUBE (Horum), sont depuis longtemps si bien connues comme étant les meilleurs agents curatifs dans les maladies de la Gorge et des Poumons qu'il est inutile de les énumérer ici. Qu'il suffise de dire que la SPRUCINE est un mélange véritable de ces TROIS substances sous la forme d'un Elixir agréable au goût.

Dans les cas de Toux obstinée et de Consomption Pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une dose de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

SPRUCINE est mise en bouteille de 25 et de 50 centins.

Marque de Fabrique Enregistrée.

B. E. McGALE, Chimiste,

MONTREAL

CE QU'ELLES FERONT

Au Jardin des Prébendes.
Deux toutes petites filles causent en jouant à la poupée.
—Quand tu seras grande, qu'est-ce que tu feras?...
—Moi, je me marierai...
—Moi, je me ferai belle-mère... pour embêter les garçons!...

LA ROUTINE

On cause d'accidents de chemin de fer :
—D'après les observations constantes, dit quelqu'un, ce sont généralement les premiers et les derniers wagons qui sont atteints.
—Et personne encore n'a songé à les supprimer. Toujours la routine! s'exclamo Calino.

ENTRE CAMARADES

—Vous avez perdu votre belle-mère... sans m'en faire part?
—Je ne veux pas exciter la jalousie de mes amis.

A la sortie du théâtre, Lafrime s'adresse à un cocher :
—Seriez-vous homme, lui dit-il, à conduire trois personnes rue Mont-Royal pour \$2.00?
—Parfaitement.
—Eh bien, tâchez de trouver des imbeciles qui vous payent ce prix-là.



Le Point

sur lequel nous désirons insister c'est que les

TEINTURES TURQUES

sont les meilleures sur la terre pour Teintures Domestiques Elles teignent le Coton, la Soie, les Lainages et les étoffes de tissus mixtes et les teignent bien. Demandez-les à votre fournisseur.

PRIX - 10 Cts.

BRAYLEY SONS & CO., MONTREAL.

PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.

Guérissent :

**MAL DE TÊTE,
CONSTIPATION,
DYSPEPSIE,
INDIGESTION,
JAUNISSE,
BILE, et tous
DERANGEMENTS**

résultant d'un estomac en-
crassé et en désordre.

Pour la guérison certaine de toutes les affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements, et de tous les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac



CES PILULES sont fortement recommandées comme étant un des plus sûres et plus efficaces remèdes contre les maladies mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de MCGALE sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-français faisaient usage de la noix longue avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité, perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

25 cts la boîte ; 5 boîtes, \$1.00 — franco par la poste

B. E. McGale, Chimiste, MONTREAL.



HUILE DE MORGAN
POUR
HOMMES, CHEVAUX et BÊTES à CORNES

POUR ÉPARVIN. Pour éparvin d'os ou de sang, nous recommandons de panser avec de l'huile, en premier. Après, faites usage de l'huile deux fois par jour pendant quelques jours. Après que vous aurez fini l'usage de l'huile appliquez de l'huile d'olive pour guérir la plaie.

- POUR BLESSURES PAR LE HARNAIS. Appliquez une petite quantité de l'huile sur la blessure pour une guérison certaine.
- POUR ENFLURE. Frottez bien l'enflure avant de faire usage de l'huile.
- POUR ÉCLISSE. Servez-vous de l'huile de la même manière que pour l'éparvin d'os et de sang.
- MAL D'ÉPAULE. Faites usage de l'huile sur la partie où se trouve le mal. Faites attention de ne pas trop l'étendre.
- POUR CRAMPONNURES. Appliquez un peu d'huile pour quelques jours et elles seront guéries.
- POUR COURBES. Faites usage de l'huile sur la courbe, appliquez un bandage un peu serré après l'application de l'huile et vous serez certain d'une guérison.
- POUR CREVASSES. Lavez les pattes du cheval avec du savon de Castille, essuyez-les, ensuite faites application de l'huile, et dans les cas sévères, aites usage de la poudre de condition Universal et vous êtes certain d'une guérison.
- JOINTURES ROIDES. Frottez la jointure avant d'appliquer de l'huile que vous userez tant que vous n'aurez pas obtenu une guérison.
- POUR LA GOURME. Appliquez de l'huile à l'extérieur, trois fois par jour, lorsque vous aurez blessé le cheval, vous serez certain d'une guérison.
- POUR BRULURES. Faites usage d'une petite quantité de l'huile sur la partie brûlée, deux ou trois fois par jour, et vous serez certain d'une guérison.
- POUR LES CORS. Après avoir ôté le fer du cheval vous lui plainerez la corne bien mince, vous verrez une petite tache rouge sous le fer, et vous appliquerez de l'huile trois fois par jour, pendant plusieurs jours ; en suivant cette direction vous êtes certain d'une guérison.
- POUR MALADIES DE PIED. Levez la patte du cheval et versez de l'huile dans le pied, et tenez la jusqu'à ce que l'huile ait pénétré dans la corne. Vous voyez souvent des chevaux qui boitent à cause de la fièvre qu'ils ont dans les pattes, et de la corne trop sèche ; l'usage de l'huile apportera une guérison dans ces cas.
- POUR TUMEUR SUR LES PATTES. Faites usage de l'huile comme pour les éparvins.
- PUFF SUR LES PATTES. Appliquez de l'huile sur les pattes blessées avec de l'huile ; si c'est possible faites usage de l'huile deux ou trois fois par jour.

... POUR BÊTES A CORNES ...

- POUR LES VACHES QUI ONT MAL AUX TRAYONS. Appliquez de l'huile deux fois par jour pendant deux ou trois jours, et elles seront guéries.
- POUR MAL DE CORNES. Appliquez l'huile sur les cornes et versez-en une petite quantité entre les cornes et et elles seront guéries.
- POUR COUPURE, DÉCHIRURE, BOITURE, ENFLURE, BRULURE. Appliquez l'huile comme pour les chevaux.

En vente partout. Pour brochures et autres informations, s'adresser à

Prix 25 et 50 cents la Bouteille.

LANE MEDICINE CO., MONTREAL.

MERE DE FAMILLE

Les Enfants souffrent beaucoup de
la DIARRHEE, des COLIQUES, de
la DENTITION et d'INSOMNIE.

DANS CES CAS-LÀ, EMPLOYEZ LE

SIROP du Dr CODERRE POUR LES ENFANTS

Lisez ce que la profession médicale en dit ci-dessous.

Sirop des Enfants du Dr Coderre

*Tel que préparé par J. EMERY CODERRE, M. D., Professeur de
Matières Médicales et de Thérapeutique.*

MERES ET NOURRICES !

Liez avec soin les avantages que le Sirop
de Coderre a sur tout autre Sirop Calmant ou
Cordial offert pour les maladies des enfants

LE SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE est préparé avec soin, suivant la formule du Dr Coderre, et a été employé par lui dans sa pratique privée pendant des années, ayant au-delà de 50 ans d'expérience.

LE SIROP DE CODERRE est hautement recommandé par les Professeurs de la Faculté de Médecine du Collège Victoria, Montréal.

LE SIROP DE CODERRE est parfaitement sûr et peut être administré sans aucun danger contre les maladies pour lesquelles il est recommandé.

LE SIROP DE CODERRE est exempt de tout repos ou de substances désagréables.

LE SIROP DE CODERRE guérit les Coliques et les douleurs de la dentition.

LE SIROP DE CODERRE guérira la diarrhée des enfants et les irrégularités des intestins causées par la dentition.

CERTIFICATS

Nous soussignés, Médecins, après avoir pris communication de la composition du SIROP DES ENFANTS, certifions que ce Sirop est préparé avec des substances médicamenteuses propres au traitement des maladies des enfants, telles que :— Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, etc., etc.

E. H. TRUDEL, M. D., Professeur d'accouchements et des Maladies des Femmes et des Enfants.
J. B. BIBAUD, M. D., Professeur d'Anatomie.
P. MUNROE, M. D., Professeur de Chirurgie et de Clinique Chirurgicale.
P. BEAUBIEN, M. D., Professeur de Pathologie interne et de Clinique Médicale.
TH. E. D'ODET D'ORSONNENS, M. D., Professeur de Chimie et de Pharmacie.
HECTOR PELLETIER, M. D., Professeur d'Instituts de Médecine.

A. B. CRAIG, M. D., Professeur de Médecine Légale et de Botanique.
A. T. BROSSEAU, M. D., Professeur de Botanique.
G. O. BEAUDRY, Démonstrateur d'Anatomie.
L. B. DUROCHER, M. D.
O. RAYMOND, M. D.
D. W. ARCHAMBAULT, M. D.
A. P. DEL VECCHIO, M. D.
ALEX. GERMAIN, M. D.
ELZEAR PAQUIN, M. D.
J. A. ROY, M. D.

Hautement recommandé par la Profession Médicale.

SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE